

Les voies de l'enracinement

L'enfance de Vicky a été marquée par la maltraitance physique, affective et psychologique. Son départ pour Montréal n'a pas seulement été un exil, mais une délivrance, une fuite vers une terre lointaine et nouvelle, gage de sécurité et d'équilibre.

1965 : naissance à Castelnaudary, dans le sud-ouest de la France

1965-1983 : grandit dans un milieu rural près de Castelnaudary

1983 : s'installe à Montpellier pour y étudier la psychologie

1989 : passe une année en Corse avec son conjoint Bernard

1996 : émigre à Montréal avec son conjoint Philippe

2003 : coupe les ponts avec sa famille

2004 : effectue un voyage en Inde

2005 : devient professeur de yoga

2006 : change de prénom

Y a-t-il un endroit dans le monde où tu te sens chez toi ?

Non, je ne me sens nulle part vraiment chez moi. Par contre, l'endroit où je me sens le plus en sécurité, c'est le Canada. Pour moi. Le Canada, c'est grand, c'est fort, c'est protecteur, c'est rassurant. Lorsque j'ai obtenu la citoyenneté canadienne, je me suis sentie devenir grande et forte à mon tour. Je n'ai pas exactement le même rapport avec le Québec, qui n'est pas assez grand, pas assez fort.

Tu dis que le Canada est rassurant. Tu ne te sentais pas en sécurité en France ?

Depuis ma naissance, je suis en état de survie. Survie physique, émotionnelle, psychologique, affective. J'ai subi de la maltraitance au sein de ma famille depuis que je suis toute petite. À l'âge de trois ans, j'ai assisté à un acte criminel et mes parents ont tout fait pour que je n'en parle pas, jamais. J'ai subi un véritable lavage de cerveau : ils m'ont menacée, maltraitée, persécutée. J'ai dû me construire une carapace de béton pour survivre. Jusqu'à ces dernières années, j'avais tout occulté de mon enfance : l'amnésie totale.

Lorsque j'ai pris conscience de ce que j'avais subi, il y a sept ans, je leur ai écrit une lettre en leur disant que je ne voulais plus qu'ils essaient de communiquer avec moi. J'ai totalement coupé les ponts avec eux.

Pourquoi as-tu choisi le Canada ?

Comme je te l'ai dit, c'est un pays grand et fort, mais c'est aussi un pays lointain, intouchable. En venant ici, je mettais un océan entre moi et les personnes qui me faisaient peur. De plus c'est un pays neuf, tourné vers le futur. Ici, j'ai vécu une véritable renaissance. J'ai pu me rebâtir car il y avait suffisamment de distance et de sécurité.

Te rappelles-tu du moment où tu as pris la décision de quitter la France ?

Oui, c'est un souvenir très net. Je participais à une réunion de travail au cours de laquelle on nous a annoncé que le service dans lequel je travaillais allait être fermé. Immédiatement mon esprit a vagabondé : je me suis imaginée dans une autre ville, puis un autre pays et d'un seul coup, j'ai eu la certitude que je devais partir au Canada. Je ne l'ai pas choisi ; c'était une évidence. Ça m'est tombé dessus. C'était une sorte d'appel, comme ce que peuvent ressentir les gens qui ont une révélation.

Quand je suis revenue à la maison, Philippe était dans la cuisine. Je lui ai demandé : « Ça te dit d'aller vivre au Canada ? » Il a dû sentir ma détermination, parce qu'il a seulement répondu : « Oui. » Après on s'est informé sur les modalités d'immigration, sur le pays. Je devais terminer un processus de psychothérapie et ça m'a pris trois ans, mais j'étais totalement sûre de moi.

Comment s'est passé ton départ ?

Aux gens qui me demandaient : « Alors, qu'est-ce que ça te fait de partir ? », je répondais : « Rien de particulier ». J'étais entièrement dirigée vers mon but et rien d'autre ne comptait. Et puis, le dernier jour, de la fenêtre de ma cuisine, j'ai vu l'arbre qui poussait devant chez nous et j'ai pleuré en réalisant que je ne le verrais plus jamais. On a pris le train à Montpellier pour Paris. Lorsque le train a démarré, j'ai eu une sensation physique très forte, celle de laisser mes tripes sur le quai de la gare. C'était comme une déchirure mais une déchirure nécessaire. Lorsque l'avion a décollé à Paris, ça m'a fait la même chose.

Un des frères de Philippe nous avait accompagnés à l'aéroport. Quand nous l'avons quitté pour passer la porte de l'embarquement, j'ai ressenti quelque chose de très physique, une sensation que j'ai adorée. J'avais en poche un billet d'avion en aller simple vers une destination lointaine, je portais un sac à dos contenant tout ce que j'emportais avec moi, c'est-à-dire presque rien, et je me tournais vers le Canada, je tournais le dos à mon passé, à ma famille, à mes souffrances. Je m'en allais vers la liberté. Je me sentais extrêmement légère.

La seule chose de valeur que j'ai emportée avec moi, c'est une petite boîte que m'avait offerte ma grand-mère. Elle est morte quand j'avais six ans, mais c'est la seule personne de ma famille qui m'a donné de l'amour. Sans elle, je crois que je serais morte.

Comment s'est déroulée ton adaptation ?

C'était une évidence, un plaisir, une bénédiction. Je me suis tout de suite bien sentie ici, car il y a beaucoup d'étrangers à Montréal. Et puis, je me suis sentie accueillie. Ça a fonctionné immédiatement.

Au début, en raison de mon accent méridional prononcé, les gens ne me comprenaient pas bien, ça les faisait rigoler. Je crois que ça jouait en ma faveur, ça suscitait de l'intérêt, de la curiosité. Lorsque j'intervenais en santé mentale, les patients étaient tellement surpris de m'entendre parler que ça provoquait parfois une réaction inattendue. Avec le temps, j'ai quand même l'impression que mon accent s'est légèrement standardisé.

Tu te sens proche des immigrants ici ?

Oui, c'est vrai que mes amis sont plutôt des immigrants. D'une manière générale, je m'entends plus facilement avec un Cubain ou un Marocain qu'avec un Québécois. Je crois que la manière de communiquer est très semblable dans la plupart des pays, que ce soit en Europe, au Maghreb, en Amérique latine. On peut être émotif, on peut critiquer, on peut crier, on peut aller dans les extrêmes, s'engueuler même, sans que ça porte à conséquence. Ici, en Amérique du Nord, c'est différent. C'est politiquement correct, il faut rester dans la moyenne, être raisonnable.

Je crois aussi que ça nous rapproche, de venir d'ailleurs, d'avoir vécu la même trajectoire : découvrir le pays, vivre cette aventure. Partir de chez soi, s'exiler, c'est une expérience fondamentale. Ça ne s'invente pas. C'est une expérience entière et forte à tous les niveaux : psychologique, culturel.

Par contre, je ne recherche pas les contacts avec les Français. Je les ai même évités pendant quelques années. Il y en a qui sont vraiment chiants. Tu sais, ceux qui sont arrivés il y a trente ou quarante ans et qui continuent à faire des feux d'artifice le

14 juillet. Ils vivent sur un petit îlot de France qu'ils ont recrée ici.

Penses-tu rester ici pour le reste de ta vie ?

Oui, je crois. J'ai mon ancrage ici, c'est ma sécurité. Dès que je le pourrai, je m'achèterai une maison pour accentuer la sensation de me sentir chez moi. Chaque année, la première neige me donne la larme à l'œil. De joie et de reconnaissance. Elle me rappelle que je suis bien au Canada, en sécurité, que je ne suis pas dans le sud de la France, où il ne neige pratiquement jamais. Mais je pense voyager encore beaucoup. J'ai besoin de voyager.

Tu as visité de nombreux pays : Espagne, Irlande, Ukraine, Pologne, Maroc, Argentine, Cuba, Mexique... Y a-t-il un voyage en particulier qui t'a transformée ?

C'est banal, parce que tous ceux qui y sont allés le disent, mais le court voyage que j'ai fait en Inde a été très marquant pour moi. C'était en 2004 et j'accompagnais des professeurs de yoga au Temple d'Or. Immédiatement j'ai été touchée par la misère, les difficultés et par les conditions de vie insupportables des gens, et en particulier des enfants. J'étais si perturbée que je suis restée presque cloîtrée dans ma chambre pendant plusieurs jours, sans ouvrir les rideaux, ne sortant que pour me rendre au Temple d'Or. Or, il nous fallait traverser les bidonvilles et c'était chaque fois une expérience épouvantable. Et puis, à un moment, des enfants m'ont interpellée dans la rue, ils voulaient rentrer en contact avec moi. Et j'ai découvert qu'ils n'étaient pas uniquement malheureux. Ils riaient, ils plaisaient, ils jouaient. Cette constatation m'a donné de l'espoir car j'ai compris que, malgré les souffrances que j'avais endurées pendant mon enfance, j'avais aussi connu des joies.

L'autre révélation que j'ai eue lors de ce séjour a été la conscience de faire partie de l'humanité tout entière. Lorsque nous étions dans le temple à nous recueillir, nous étions serrés

contre de nombreuses autres personnes. Des vieux, des malades, des pauvres, toutes sortes de gens très différents de moi et qui pourtant m'étaient proches, physiquement et fraternellement proches. Cela m'a fait découvrir le sens du sacré.
